

théorie du commerce a franchi les entraves des préjugés. Aucune nation, a-t-on dit, n'a dans sa propriété de quoi fournir à tous les besoins que la nature ou l'imagination donnent à ses colonies. Il n'y en a pas une seule qui ne soit obligée de tirer de l'étranger de quoi compléter les cargaisons qu'elle destine pour ses établissemens du Nouveau - Monde. Cette nécessité met tous les peuples dans une communication du moins indirecte avec ces possessions éloignées. Ne serait-il pas raisonnable d'éviter la route tortueuse des échanges, et de faire arriver chaque chose à sa destination par la ligne la plus droite? Moins de frais à faire, des consommations plus considérables, une plus grande culture, une augmentation de revenu pour le fisc, mille avantages dédommageraient les métropoles du droit exclusif qu'elles s'arrogent toutes à leur préjudice réciproque.

Ces maximes sont vraies, solides, utiles; mais elles ne seront pas adoptées. En voici la raison. Une grande révolution se prépare dans le commerce de l'Europe, et elle est déjà trop avancée pour ne pas s'accomplir. Tous les gouvernemens travaillent à se passer de l'industrie étrangère. La plupart y ont réussi; les autres ne tarderont pas à s'affranchir de cette dépendance. Déjà les Anglais et les Français, qui sont les grands manufacturiers de l'Europe, voient refuser de toutes parts leurs chefs-d'œuvre. Ces deux peuples, qui sont en même temps les plus grands cultivateurs

des îles, iront-ils en ouvrir les ports à ceux qui les forcent, pour ainsi dire, à fermer leurs boutiques? Plus ils perdront dans les marchés étrangers, moins ils voudront consentir à la concurrence dans le seul débouché qui leur restera. Ils travailleront bien plutôt à l'étendre pour y multiplier leurs ventes, pour en retirer une plus grande quantité de productions. C'est avec ces retours qu'ils conserveront leur avantage dans la balance du commerce, sans craindre que l'abondance de ces denrées les fasse tomber dans l'avilissement. Le progrès de l'industrie dans notre continent ne peut qu'y faire augmenter la population, l'aisance, et dès-lors la consommation et la valeur des productions qui viennent des Antilles.

Mais cette partie du Nouveau-Monde, que deviendra-t-elle? Les établissemens qui la rendent florissante resteront-ils aux nations qui les ont formés? changeront-ils de maître? S'il y arrive une révolution, en faveur de quel peuple se fera-t-elle? et par quels moyens? Grande matière aux conjectures; mais il faut les préparer par quelques réflexions.

Les îles sont dans une dépendance entière de l'Ancien-Monde pour tous leurs besoins. Ceux qui ne regardent que le vêtement, que les moyens de culture, peuvent supporter des délais. Mais le moindre retard dans l'approvisionnement des vivres excite une désolation universelle, une sorte d'alarme qui fait plutôt désirer que craindre l'ap-

xliv.
Quel doit être le sort futur des îles de l'Amérique.

proche de l'ennemi : aussi passe-t-il en proverbe aux colonies qu'elles ne manqueront jamais de capituler devant une escadre qui, au lieu de barils de poudre à canon, armera ses vergues de barils de farine. Prévenir cet inconvénient en obligeant les habitans de cultiver pour leur subsistance, ce serait saper par les fondemens l'objet de l'établissement sans utilité réelle. La métropole se priverait d'une grande partie des riches productions qu'elle reçoit de ses colonies, et ne les préserverait pas de l'invasion.

En vain espérerait-on repousser une descente avec des nègres, qui, nés dans un climat où la mollesse étouffe tous les germes du courage, sont encore avilis par la servitude, et ne peuvent mettre aucun intérêt dans le choix de leurs tyrans. Dans de telles mains, les meilleures armes doivent être impuissantes. On pourrait même craindre qu'ils ne les tournassent contre leurs impitoyables oppresseurs.

Les blancs paraissent de meilleurs défenseurs pour les colonies. Outre le courage qu'inspire naturellement la liberté, ils doivent être encore animés de celui qui appartient exclusivement aux grands propriétaires. Ce ne sont pas des hommes avilis par des travaux grossiers, par des occupations obscures, ou par l'indigence. L'empire absolu qu'ils exercent dans leurs plantations a dû leur inspirer de la fierté et agrandir leur âme. Mais, dispersés dans de vastes héritages, que peuvent-

ils en si petit nombre ? Quand ils pourraient empêcher une invasion, le voudraient-ils ?

Tous les colons ont pour maxime, qu'il faut regarder leurs îles comme ces grandes villes de l'Europe qui, ouvertes au premier occupant, changent de domination sans attaque, sans siège, et presque sans s'apercevoir de la guerre. Le plus fort est leur maître. *Vive le vainqueur*, disent leurs habitans, à l'exemple des Italiens, passant et repassant d'un joug à l'autre dans une seule campagne. Qu'à la paix la cité rentre sous ses premières lois, ou reste sous la main qui l'a conquise, elle n'a rien perdu de sa splendeur ; tandis que les places revêtues de remparts et difficiles à prendre sont toujours dépeuplées et réduites en un monceau de ruines : aussi n'y a-t-il peut-être pas un habitant dans l'archipel américain qui ne regarde comme un préjugé destructeur l'audace d'exposer sa fortune pour sa patrie. Qu'importe à ce calculateur avide de quel peuple il reçoive la loi, pourvu que ses récoltes restent sur pied. C'est pour s'enrichir qu'il a passé les mers. S'il conserve ses trésors, il a rempli son but. La métropole, qui l'abandonne souvent après l'avoir tyrannisé, qui le cédera, le vendra peut-être à la paix, mérite-t-elle le sacrifice de sa vie ? Sans doute il est beau de mourir pour la patrie ; mais un état où la prospérité de la nation est sacrifiée à la forme du gouvernement, où l'art de tromper les hommes est l'art de façonner des

sujets ; où l'on veut des esclaves , et non des citoyens ; où l'on fait la guerre et la paix sans consulter ni l'opinion , ni le vœu du public ; où les mauvais desseins ont toujours des appuis dans les intrigues de la débauche , dans les pratiques du monopole ; où les bons projets ne sont reçus qu'avec des moyens et des entraves qui les font avorter : est-ce là la patrie à qui l'on doit son sang ?

Les fortifications élevées pour la défense des colonies ne les mettront pas plus à couvert que les bras des colons. Fussent-elles meilleures , mieux gardées , mieux pourvues qu'elles ne l'ont jamais été , il faudra toujours finir par se rendre , à moins qu'on ne soit secouru. Quand la résistance des assiégés durerait au-delà de six mois , elle ne rebuterait pas l'assaillant , qui , libre de se procurer des rafraichissemens par mer et par terre , soutiendra mieux l'intempérie du climat qu'une garnison ne saurait résister à la longueur d'un siège.

Il n'est pas d'autre moyen de conserver les îles qu'une marine redoutable. C'est sur les chantiers et dans les ports de l'Europe que doivent être construits les bastions et les boulevards des colonies de l'Amérique. Tandis que la métropole les tiendra , pour ainsi dire , sous les ailes de ses vaisseaux , tant qu'elle remplira de ses flottes le vaste intervalle qui la sépare de ces îles , filles de son industrie et de sa puissance , sa vigilance mater-

nelle sur leur prospérité lui répondra de leur attachement. C'est donc vers les forces de mer que les peuples propriétaires du Nouveau-Monde porteront désormais leurs regards. La politique de l'Europe veut en général garder les frontières des états par des places. Mais , pour les puissances maritimes , il faudrait peut-être des citadelles dans les centres , et des vaisseaux sur la circonférence. Une île commerçante n'a pas même besoin de places. Son rempart , c'est la mer , qui fait sa sûreté , sa subsistance , sa richesse. Les vents sont à ses ordres , et tous les élémens conspirent à sa gloire.

A ces titres la Grande-Bretagne pouvait naguère tout oser , tout se promettre. Ses îles étaient en sûreté , et celles de ses rivaux exposées à son invasion. Les sentimens qu'elle avait conçus de sa valeur , la terreur que ses armes avaient inspirée , le fruit d'une heureuse expérience acquise par ses amiraux , la multitude et la bonté de ses escadres , ces différens moyens d'agrandissement devaient s'anéantir dans le calme d'une longue paix. L'orgueil de ses succès , l'inquiétude inséparable de ses prospérités , le fardeau même des conquêtes , qui semble être le châtiment de la victoire , tout la ramenait donc à la guerre. Les projets de son active ambition ont été anéantis par la révolution qui a détaché de son empire l'Amérique septentrionale ; mais la possession des îles , devenues très-riches , que la nature a pla-

cées au voisinage de ce grand continent, encore pauvre, est-elle maintenant plus assurée aux nations qui les ont défrichées ? C'est dans la position, c'est dans les intérêts, c'est dans l'esprit des nouvelles républiques que nous allons étudier le secret de nos destinées.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE TREIZIÈME.

Établissements des Français dans les îles de l'Amérique.

I. CONSIDÉRATIONS générales sur l'établissement des colonies	page 1
II. Premières expéditions des Français aux îles de l'Amérique.	4
III. Les îles françaises languissent long-temps sous des privilèges exclusifs	5
IV. Les îles françaises recouvrent la liberté. Obstacles qui s'opposent encore à leurs progrès	12
V. Mesures prises par la cour de Versailles pour rendre ses colonies utiles	22
VI. Marche du gouvernement dans l'établissement et le progrès de ses colonies en général	25
VII. Notions sur la Guyane. Motif qu'avaient les Européens pour la fréquenter et la parcourir.	41
VIII. Les Français s'établissent dans la Guyane, et y languissent pendant un siècle	44
IX. La cour de Versailles se propose de rendre la Guyane florissante. Ce projet avait-il été judicieusement conçu ? fut-il sagement exécuté ?	47
X. Idée qu'il faut se former des côtes et du sol de la Guyane	59